

Marie Romain Rolland

par Jean-Pierre et Marie-Claude Valabrègue

Elle vivait un peu à Vézelay, beaucoup à Paris. Dans son petit appartement de Paris, 89 boulevard du Montparnasse, elle reçut des visiteurs innombrables, venus du monde entier, dans un espace restreint envahi par les classeurs, les documents, les copies de documents, et les livres. Beaucoup ont raconté leurs rencontres parisiennes avec Marie. Moi, je voudrais parler de Vézelay.

A Vézelay, Marie Romain Rolland vivait dans la « maison du jardinier ». Elle y occupait essentiellement une salle de séjour, grande, et une chambre, petite et froide, laissant le reste aux invités. Elle avait constamment quelque chose à faire dans « la grande maison », de l'autre côté de la terrasse, là où elle avait vécu avec Romain Rolland de 1938 à 1944 : elle en avait toujours le trousseau de clés sur elle : la plupart des portes y étaient fermées, et pas seulement les deux portes d'entrée ; la porte donnant sur la terrasse était doublée de volets métalliques à persiennes ; la sortie du côté de la rue centrale du village, l'entrée proprement dite, était condamnée depuis longtemps : en mauvais termes avec la municipalité de Vézelay, Marie avait cessé d'emprunter et de faire emprunter la porte donnant sur la rue, et depuis longtemps la courette servant de sas d'entrée ne voyait plus de visiteurs.

Pourtant, Marie Romain Rolland recevait quelques visites, à Vézelay ; mais on passait par le jardinet, qui ouvrait sur le « chemin de ronde », derrière la maison ; on arrêtait la voiture devant un garage qui ne servait plus et où était enfermé un grand piano de concert offert naguère par je ne sais plus qui et inauguré naguère en grande pompe par Wilhelm Kempf ; on accédait à la « maison du jardinier » par un petit boyau couvert qui faisait songer un court instant à l'entrée d'un fortin. Dans le jardin, il y avait des iris : nous avons un jour apporté plusieurs rhizomes de variétés différentes, dites « de collection », et Marie était heureuse d'avoir ainsi bénéficié de fleurs aux couleurs inhabituelles, notamment la variété « danse du feu » qui lui plaisait particulièrement.

La conversation ne languissait jamais. Les repas étaient frugaux. Marie Romain Rolland était pourtant gourmande, je dirais par inadvertance : elle aimait certaines pâtisseries que ma femme lui apportait à Paris, ou lui confectionnait à Vézelay, et spécialement un cake aux fruits (confits), dont elle partageait le bonheur avec des amis choisis, spécialement, à Paris, avec un vieil ami affectueux qui venait la voir assez souvent, monsieur Lentz-Médoc... Le

soir, on se couchait tard ; le matin, on se levait tôt...

En face du jardinet, de l'autre côté du « chemin de ronde », les Rolland possédaient un grand terrain. Marie Romain Rolland y fit construire le « Centre Jean-Christophe », deux bâtiments extraplats (paysage classé oblige), invisibles derrière le mur de clôture ; sous l'égide de l'O.F.A.J. (Office franco-allemand pour la Jeunesse), Marie y recevait des étudiants, non seulement français et allemands, mais de toutes les nationalités, pour des séjours de deux semaines en moyenne.

En 1971, Marie Romain Rolland nous avait proposé de diriger, durant le mois de juillet, le « Centre Jean-Christophe », où nous devions être, aux termes de la réglementation mise au point par Marie et l'Université de Paris, le « père » et la « mère » d'un petit groupe d'étudiants (français, japonais, allemands, anglais) qui s'étaient inscrits pour des séjours de deux semaines. Marie supervisait irrégulièrement ces séjours, avec une sévérité et une maniaquerie qui s'attachaient presque uniquement aux écoulements des éviers, lavabos et douches, et à la poussière dans les armoires et sur les étagères, vu que c'étaient les étudiants qui devaient être chargés du ménage durant leur séjour.

Des rencontres « culturelles » ou « spirituelles » étaient organisées par Marie Romain Rolland à l'intention des étudiants. Je tairai le nom du pasteur suisse qui vint, un jour, parler à notre petite communauté, et qui voulut nous convaincre que la ruse et la corruption étaient un fait de civilisation incontournable chez les Maghrébins. En revanche, c'est cette même année que vint au Centre le Professeur René Louis, pour nous présenter le champ de fouilles des Fontaines Salées, dont il était le grand découvreur, et qui venait en voisin depuis Saint-Père-sous-Vézelay, et avec qui nous avons lié une amitié durable, nous retrouvant par exemple en cure à Challes-les-Eaux, notamment l'année où, tout en se soignant, René Louis mettait la dernière main (avec l'aide d'une secrétaire qui l'avait accompagné à Challes, car il était amblyope) à son adaptation de Tristan et Iseut.

La conversation avec Marie était facile. Comme il n'était pas question que nos rencontres ressemblent à des interviews de travail, certains de nos souvenirs sont très intimes, d'autres très futiles : ils resteront dans le jardin de notre mémoire. Il nous serait, en revanche, agréable, à ma femme et à moi-même, de narrer quelques épisodes. Les voici, dans le

désordre, et datant de périodes différentes.

Tandis que ma femme s'occupait de diverses choses, avec ou sans Marie, je travaillais sur des documents que Marie m'avait apporté de Paris ou avait extraits pour moi de « la grande maison », et qui se retrouvent dans mon mémoire de Maîtrise, ou dans des textes qui sont encore pour la plupart inédits. A l'occasion, je l'interrogeais, sur des sujets pointus, quelquefois saugrenus. Un exemple : un ami m'ayant raconté qu'on lui avait soutenu que Romain Rolland avait un jour franchi la frontière en portant son vieux père sur son dos, je le rapportai à Marie, qui en riait encore l'année suivante, lorsque je la revis.

La question de l'appartenance de Romain Rolland au Parti Communiste français nous valut un jour un longue conversation. C'était, aux dires de Marie, une invention de Jean Fréville, qui, elle le savait, avait tenu la plume de Thorez, et avait sans doute, disait-elle, inventé cette appartenance de Rolland au P. C. pour faire vendre, en 1949, le livre « Fils du Peuple », à la manière de... Voltaire incluant l'épisode du frère jumeau du Roi pour faire vendre « Le Siècle de Louis XIV » ! « Romain était trop hérétique pour appartenir jamais au moindre parti ; et Thorez le savait bien ! ». Elle avait, disait-elle, demandé à Thorez de modifier son texte en cas de nouvelle édition. L'auteur, ou son nègre, n'avait toujours pas obtempéré, puisque dans l'édition de 1960, la seule nouveauté, c'était un paragraphe supplémentaire, d'ailleurs insignifiant quant au contenu, sur Rolland.

Le chignon bas, le dos voûté, une allure décidée, frappant vigoureusement le sol du talon, c'est ainsi que, deux ou trois fois par semaine, nous voyions, ma femme et moi, partir Marie Romain Rolland, qui allait prendre son taxi : deux ou trois fois par semaine, durant ses séjours d'été à Vézelay, elle prenait le train pour Paris, infatigable.

A Vézelay, nous habitons, comme Marie, dans la « Maison du Jardinier », couchant dans une chambre jouxtant une pièce que j'avais transformée en bureau ; du bureau, on sortait sur une terrasse qui dominait toute la propriété et toute la plaine de Saint-Père-sous-Vézelay : combien de fois ai-je interrompu mon travail dans le seul but de venir sur la terrasse contempler le paysage ; descendant de La Madeleine jusqu'à Saint-Père et s'éloignant de Saint-Père jusqu'à l'océan des collines de l'horizon, la symphonie des verts et des jaunes nuancés à l'infini par une éternelle brume enchantait mes yeux.

Dans notre chambre, le lit était surplombé, posés sur une étagère, par un portrait de Romain Rolland peint sur toile par je ne sais plus qui, et par une poupée japonaise enfermée dans sa cage de verre. Sur une table, une tête sculptée par la reine Elizabeth de Belgique. Au-dessus de cette table, une fenêtre ouvrait sur le même paysage que la terrasse du bureau. Et à gauche de cette fenêtre, accrochées au mur, deux patères. A une patère, ma robe de chambre, avec, dans une poche, la clé de la porte de communication entre la chambre et le bureau : s'il y

a un geste que nous ne devrions pas oublier, c'est bien celui par lequel nous fermions cette porte pour ensuite cacher la clé dans ma robe de chambre – Marie avait tellement insisté sur cette précaution à prendre ! Dans le bureau, toutes portes fermées (la porte donnant sur la terrasse étant, bien entendu, soigneusement verrouillée elle-aussi), nous laissions, dissimulé, l'argent que Marie nous donnait en provision pour le séjour des jeunes, les manuscrits et copies de manuscrits et les livres de Romain Rolland que Marie me prêtait ; nous y laissions des clés du Centre Jean-Christophe ; nous y laissions maintes choses précieuses ; et parmi ces choses, une clé précieuse entre toutes, la clé de l'armoire à lingerie, l'armoire aux souvenirs, l'armoire aux trésors, depuis les draps de Romain Rolland et de sa sœur Madeleine, jusqu'aux tissus précieux donnés à Madame Romain Rolland par des paysannes russes ou ukrainiennes. Ma femme y passa des heures, voulant faire à Marie le plaisir de réussir à avoir, pour quelque temps, une armoire bien rangée. Quand ma femme rangeait cette armoire (une splendide armoire dans la salle de séjour), Marie était assise sur le canapé placé en face de l'armoire ; et tandis que ma

Souvenirs, souvenirs...

Habitant depuis 1959, 89 Boulevard du Montparnasse, les souvenirs de Marie Romain Rolland restent pour moi toujours très vifs.

Son teint laiteux, ses pommettes hautes, son front dégagé, ses yeux en amande lui donnaient cet air slave si particulier.

Chaque jour, je passais la voir. Nous échangeions à bâtons rompus ses souvenirs personnels, sa jeunesse en Russie, son premier mariage, son fils mort en 1940, sa belle fille, danseuse au Bolchoï. Que de bons moments...

Par ailleurs, dans le salon transformé en salle de travail, elle croulait sous les documents à trier, à étudier, à diffuser à travers le monde.

Des correspondants étrangers se succédaient. Le Japon même était représenté. C'était une vraie ruche !

Enrichissante, pertinente avec ces étudiants en recherche, elle orientait des pistes de réflexion dans l'œuvre de Romain Rolland, qui de ce fait étaient mises à jour. Sa mémoire était sans défaut et son courage étonnant. En vieillissant, elle gardait une vivacité intellectuelle et une lucidité surprenante.

Durant ces jours, ces mois, ces années, je l'accompagnais partout où elle devait se rendre : ambassades, anniversaires internationaux, rendez-vous personnels. Elle me disait sa dame de confiance mais une amitié profonde nous unissait.

Je veillais à son confort personnel quotidien : repas, sommeil.

Lorsque nous allions à Vézelay, elle guidait nos visites, nos promenades, organisait pendant les vacances scolaires des séjours pour étudiants européens auxquels mes fils participaient activement.

Lorsqu'elle fut hospitalisée sa solitude était grande. Je passais chaque jour quelques heures avec elle, lecture et conversation allaient bon train, mais elle s'affaiblissait jour après jour.

Quelques personnes amies l'entouraient lorsqu'elle nous quittait.

Bernadette Urfin

femme rangeait des souvenirs, Marie Romain Rolland en égrenait d'autres, ensevelie dans les coussins du canapé, petite, souvent rieuse, les mains posées à plat sur ses genoux ou une main posée, doigts écartés, sur une joue ou sur sa bouche ; et, volubile jusqu'à en perdre la respiration, elle racontait des souvenirs, faisait son portrait intellectuel, ou faisait des projets...

Marie Romain Rolland croyait en Dieu, mais, disait-elle, « en dehors de la religion ». Et elle ajoutait : « Comme Romain ! ». Et pas de martyrologe ! Ni de prière à l'un quelconque des saints du Paradis. L'année où ma femme eut l'idée, un 15 août, de faire un gâteau « pour fêter les Marie » (Marie Romain Rolland, une étudiante prénommée Marie et ma femme Marie-Claude), notre hôtesse se montra fort agacée : « Ce n'est pas ma fête ! Ma fête, c'est le jour anniversaire où je suis née ! ». On se le tint pour dit, mais on mangea quand même le gâteau ! Cette année-là, nous projetions d'aller, quelques jours plus tard, en Allemagne, à Münster : « Vous allez dans cette ville ? Moi, j'ai juré que je n'y mettrais plus jamais les pieds ». Devant notre étonnement un peu scandalisé, elle nous conta qu'elle avait été invitée, une année, dans cette ville majoritairement catholique du nord de l'Allemagne : quelqu'un lui faisant visiter la ville lui montra, accrochées au haut du clocher de la cathédrale, des cages, dans lesquelles avaient été autrefois enfermés des condamnés à mort, condamnés à mourir de faim, auxquels un boulanger lançait chaque jour, à l'aide d'une arbalète, des petits pains afin que leur mort et leur châtement fussent plus lents. Ces cages venaient d'être remises en place : les intempéries les avaient décrochées. « Quand j'ai su que ces gens avaient remis en place ces instruments de torture au lieu de les faire disparaître, je n'ai pas voulu rester dans cette ville une minute de plus, et j'ai repris le train ». Marie était encore émue à l'évocation de ce souvenir !

Paul Claudel, qui venait fréquemment à Vézelay à la fin de la vie de Romain Rolland, voulait à tout prix convertir Romain et Marie. Il affirmait que Romain était bien plus religieux que lui-même ! Mais il aurait dégoûté du catholicisme les Rolland, si ceux-ci n'avaient pas su, par ailleurs, que Paul Claudel avait du génie. « Car, disait Marie, Dieu sait pourquoi, son génie avait des limites ; et au-delà de ces limites commençait tout de suite la bêtise (sic) ! Claudel ne voulait-il pas, pendant la guerre de 39-45, que, pour trouver de quoi nous nourrir, nous priions Saint-Antoine ? Il ajoutait qu'il obtenait tout ce qu'il voulait de Saint-Antoine ! » Et Marie, à cette évocation, se frappait le front en pouffant de rire.

La croyance en Dieu de Marie Romain Rolland, telle qu'elle nous l'analysait, semblait devoir la mettre à l'abri de la superstition. Et en effet, Marie Romain Rolland nous paraissait peu superstitieuse. Néanmoins, elle voulait voir, dans un certain nombre de phénomènes qu'elle interprétait, les manifestations d'une réalité para-psychologique à laquelle elle croyait dur comme fer. Elle me raconta un jour l'histoire suivante :

« Durant mon adolescence, je fus très éprise d'une de mes amies de pensionnat. A cet âge-là, le cœur est souvent enclin à des amitiés particulièrement amoureuses. Depuis lors, Dieu sait si j'ai changé ! Cette amie, qui me fut donc si proche, je la perdus complètement de vue pendant des années, comme cela arrive très souvent. Brusquement, un jour que je me trouvais à ... , je fus prise de l'envie irrésistible de voir cette amie qui, je le savais, habitait à des centaines de kilomètres de l'endroit où je me trouvais ce jour-là ; je ne pouvais détacher ma pensée du souvenir de cette amie ; et, à défaut de la voir, lui écrire me parut de la première urgence. Je lui écrivis une très longue lettre, si longue que je mis beaucoup de temps à la rédiger. Puis, je postai cette lettre ; et je n'y pensai plus. Au moins trois semaines plus tard, à ... , vous allez voir quelle succession de hasards a été nécessaire pour que se produise l'événement que je veux vous conter ; une succession telle qu'il est précisément impossible à mes yeux que ce soient justement des hasards. Le hasard voulut d'abord que je manque le train que je devais prendre, le soir de ce jour-là ; je dus demander l'hospitalité à des amis, qui me donnèrent, bien entendu, une chambre pour la nuit. Un second hasard voulut que, le lendemain matin, je me lève et arrive dans la salle à manger alors qu'un autre invité de mes amis était déjà assis à la table du petit déjeuner et lisait le journal. Un troisième hasard, bien plus grand, voulut que, joueuse comme je l'ai toujours été, l'idée me vienne de faire une farce à un homme que je connaissais à peine ; je vins derrière lui sur la pointe des pieds, alors qu'il ne m'avait pas encore vue, et brusquement, tendant le bras, je lui arrachai des mains le journal qu'il lisait ; je m'attendais, bien entendu, à ce qu'il pousse un cri de surprise, voire un juron ; peut-être, après tout, a-t-il crié, ou a-t-il juré ; mais je n'en sais rien, car le dernier hasard, l'ultime, le plus grand, voulut qu'en prenant le journal dans ma main pour l'arracher à son lecteur, mes yeux se posent à un endroit de la feuille plutôt qu'à un autre endroit, et que j'aie le temps de lire, de lire un nom, le nom de mon amie ; je lus, dans cette page qui contenait des faire-parts de décès, la mort de mon amie. Souvent, dans mon pays, » (c'est de la Russie qu'elle parlait) « on annonçait les décès avec du retard, en précisant par conséquent la date du décès ... Eh bien ! mon amie était morte le jour (et peut-être à l'heure) où, sans savoir pourquoi, je n'avais pu détacher d'elle ma pensée... Je suis partie en hurlant dans ma chambre, et c'est un long moment après que, remise un peu de mon émotion, et avec mon chagrin, je pus raconter à mes amis, et à l'homme à qui j'avais voulu arracher par jeu son journal, la raison de mon étrange comportement et de ma fuite dans ma chambre... ». Et après un long silence : « Tout ça, il me semble impossible que ça soit dû au pur hasard. Il y a quelque chose qui doit l'expliquer, et dont un jour, peut-être, nous connaissons le mécanisme ! ».

Voilà des souvenirs que nous voulons garder de Marie Romain Rolland ...

Saint-Romain, le 12 janvier 2006.